

Ornicar ? Bulletin périodique du champ freudien,
1978, n°14, p.4-9.

Jacques Lacan

**L'insu que sait
de l'une-bévue,
s'aile à mourre**

Texte établi par Jacques-Alain Miller

Séminaire du 11 janvier 1977

Qu'est-ce qui règle la contagion de certaines formules ? Je ne pense pas que ce soit la conviction avec laquelle on les prononce, parce qu'on ne peut pas dire que ce soit là le support dont j'ai propagé mon enseignement. C'est à Jacques-Alain Miller de porter là-dessus témoignage — considère-t-il que ce que j'ai jaspiné au cours de ces vingt-cinq années de séminaire porte cette marque ?

Je me suis efforcé de dire le vrai. Mais je ne l'ai pas dit avec tellement de conviction, semble-t-il. J'étais assez sur la touche pour être convenable.

Dire le vrai sur quoi ? Sur le savoir. C'est ce dont j'ai cru pouvoir fonder la psychanalyse, puisqu'en fin de compte, tout ce que j'ai dit se tient. Dire le vrai sur le savoir, ce n'était pas forcément supposer le savoir au psychanalyste, termes dont j'ai défini le transfert, ce qui ne veut pas dire que ce ne soit pas une illusion. Il reste que, comme je l'ai dit dans ma "Radiophonie", le savoir et la vérité n'ont entre eux aucune relation.

Je ne me relis jamais sans un peu d'étonnement. Je n'imagine jamais que ce soit moi qui ai pu dire ça, et je suis certainement faiblard dans la façon de recevoir la charge de ce que

5

j'ai moi-même écrit. Ce n'est pas que cela me paraisse toujours la chose la plus mal inspirée, mais c'est toujours un peu en arrière de la main, et c'est ça qui m'étonne.

Il y a quelque temps, convoqué à quelque chose qui n'était rien de moins que ce que nous essayons de faire à Vincennes sous le nom de "Clinique psychanalytique", j'ai fait remarquer que le savoir en question n'était ni plus ni moins que l'inconscient. Il était très difficile de bien savoir l'idée qu'en avait Freud. Mais ce qu'il en dit, impose, m'a-t-il semblé, que ce soit un savoir.

Essayons de définir ce que cela peut nous dire. Il s'agit dans le savoir de ce que nous pouvons appeler effet de signifiant.

Or, j'ai là un truc qui, je dois le dire, m'a terrorisé, paru dans une collection qui s'intitule "la Philosophie en effet" .

La philosophie en effet, en effet de signifiant, c'est justement ce à propos de quoi je m'efforce de tirer mon épingle du jeu. Je ne crois pas faire de philosophie, mais on en fait toujours plus qu'on ne croit. Rien de plus glissant que ce domaine. Vous en faites vous aussi, à vos heures, et ce n'est certainement pas ce dont vous avez le plus à vous réjouir.

I

Freud n'avait que peu d'idées de ce que c'était que l'inconscient, mais il me semble qu'à le lire, on peut déduire qu'il pensait que c'était des effets de signifiant.

L'homme — il faut bien nommer ainsi une certaine généralité, dont on ne peut pas dire que quelques-uns émergent, Freud n'avait rien de transcendant, c'était un petit médecin qui faisait ce qu'il pouvait pour ce qu'on appelle guérir, qui ne va pas loin — l'homme, donc, ne s'en tire guère, de cette affaire de savoir. Ça lui est imposé par les effets de signifiant, et il n'en est pas à l'aise, il ne sait pas "faire avec" le savoir. C'est sa débilité mentale, dont je ne m'excepte pas — parce que j'ai affaire au même matériel que tout le monde, à ce matériel qui nous habite.

Avec ce matériel, on ne sait pas y faire. C'est la même chose que ce "faire avec" dont je parlais tout à l'heure, mais ça ne peut pas se dire, cet "y faire" dans toutes les langues. Savoir y faire est autre chose que de savoir faire — ça veut dire "se débrouiller", mais sans prendre la chose en concept.

Cela nous mène à pousser la porte de certaine philosophie. Il ne faut pas pousser cette porte trop vite, parce qu'il faut

6

rester au niveau où j'ai placé les discours, "le dire qui secourt" — profitons de ce que nous offre d'équivoque la langue dans laquelle nous parlons.

Qu'est-ce qui secourt ? Est-ce le dire ou est-ce le dit ? Dans l'hypothèse analytique, c'est le dire, c'est-à-dire l'énonciation, l'énonciation de ce que j'ai appelé tout à l'heure la vérité. De ces dire-secours, j'en ai distingué, en gros, quatre, dont je me suis amusé à faire tourner une suite. Dans cette suite, la vérité — la vérité du dire — n'était qu'impliquée.

Vous vous en souvenez peut-être, ça se présentait comme ça : c'était Le discours du maître, c'est le discours le moins vrai, c'est-à-dire le plus impossible. Ce discours est menteur, et c'est précisément en cela qu'il atteint le réel. Verdrängung, Freud a appelé ça. Et pourtant, c'est bien un dit qui le secourt.

Tout ce qui se dit est une escroquerie. Ça ne l'est pas seulement de ce qui se dit à partir de l'inconscient. Ce qui se dit à partir de l'inconscient participe de l'équivoque, qui est le principe du mot d'esprit — équivalence du son et du sens, Voilà au nom de quoi j'ai cru pouvoir avancer que l'inconscient était structuré comme un langage.

Je vous conseille de regarder de près un petit article de quelqu'un pour qui j'ai beaucoup d'estime, Jean-Claude Milner, et qui s'appelle "Réflexions sur la référence" paru dans le numéro 30 de la revue "Langue française". Il traite de l'anaphore, et s'aperçoit à ce propos du rôle de la grammaire. Dans la phrase "J'ai vu dix lions, et toi tu en as vu quinze", le en, dit-

il, ne vise pas les lions, il vise les dix. Je préférerais à vrai dire qu'il ne dise pas "tu en as vu quinze", mais "tu en as vu plus", parce que ces quinze, il ne les a pas comptés, le "tu" en question. Par contre, dans la phrase "j'ai capturé dix des lions, et toi tu en as capturé quinze", la référence n'est plus aux dix, mais, elle est aux lions.

Or, il n'est pas question de ça dans l'inconscient. Dans la structure de l'inconscient, il faut éliminer la grammaire. Pas la logique, mais la grammaire. Dans le français, il y a trop de grammaire. Dans l'allemand, il y en a encore plus. Dans l'anglais, il y en a une autre, mais en quelque sorte implicite, et il faut que la grammaire soit implicite pour pouvoir avoir son juste poids. C'est pourquoi je vous invite à aller voir quelque chose qui est d'un temps où le français n'avait pas une telle charge de grammaire, et qui s'appelle "les Bigarrures du Seigneur des accords". Il vivait tout à fait à la fin du siècle seizième, et il semble tout le temps jouer sur l'inconscient, ce qui est tout de même

7

curieux étant donné qu'il n'en avait aucune espèce d'idée, encore bien moins que Freud.

Comment arriver à dire cette sorte de flou qu'est en somme l'usage, et comment préciser la façon dont, dans ce flou, se spécifie l'inconscient, qui est toujours individuel ?

Une chose qui frappe, c'est qu'il n'y a pas trois dimensions dans le langage. Le langage est toujours mis à plat, et c'est bien pour ça que j'ai introduit mon nœud à trois, qui est une chaîne, et dont il est frappant qu'elle puisse être mise à plat.

Pour ce qui est du réel, on veut l'identifier à la matière — je proposerais plutôt de l'écrire l'âme-à-tiers homogène aux deux autres. Le nommé Sanders Peirce était frappé par le fait que le langage n'exprime pas, à proprement parler, la relation, qu'il ne permette pas une notation comme xRy , qu'il faudrait pour cela une logique ternaire et non pas binaire. C'est bien ce qui m'autorise à parler de "l'âme-à-tiers" comme de ce qui nécessite un certain type de rapport logique.

II

J'en viens à cette "Philosophie en effet", pour dire ce qui m'a un peu effrayé dans ce qui chemine de ce que j'ai inauguré par mon discours.

Il s'agit d'un livre, d'un nommé Nicolas Abraham et d'une nommée Maria Torok, qui s'appelle "Cryptonymie", ce qui indique assez l'équivoque, à savoir que le nom y est caché, et encore "le Verbier de l'homme aux loups".

Il y en a peut-être qui sont là, qui ont assisté à mes élucubrations sur l'homme aux loups, à propos de quoi j'ai parlé de forclusion du Nom-du-Père.

Ce "Verbier", je crois y reconnaître la poussée de ce que j'ai articulé depuis toujours, à savoir que le signifiant, c'est de cela qu'il s'agit dans l'inconscient. L'inconscient, c'est qu'en somme on parle — si tant est qu'il y a du parlêtre — tout seul. On parle tout seul parce qu'on ne dit jamais qu'une seule et même chose — sauf si on s'ouvre à dialoguer avec un psychanalyste. Il n'y a pas moyen de faire autrement que de recevoir d'un psychanalyste ce qui dérange sa défense. On élucubre sur les prétendues résistances du patient, alors que la résistance, je l'ai dit, prend son point de départ chez l'analyste lui-même. La bonne volonté de l'analysant ne rencontre jamais rien de pire que la résistance de l'analyste.

La psychanalyse n'est pas une science. Elle n'a pas son statut de science, elle ne peut que l'attendre, l'espérer. C'est un délire — un délire dont on attend qu'il porte une science. On peut attendre longtemps ! Il n'y a pas de progrès, et ce qu'on attend, ce n'est pas forcément ce qu'on recueille.

C'est un délire scientifique, mais ça ne veut pas dire que jamais la pratique analytique portera une science. Cette science a d'autant moins de chances de mûrir qu'elle est antinomique, et que, par l'usage que nous en avons, nous savons qu'il y a des rapports entre la science et la logique.

Il y a une chose qui m'étonne encore plus que la diffusion, dont on sait qu'elle se fait, de ce qu'on appelle mon enseignement ou mes idées, dans cette chose qui chemine sous le nom d'Institut de Psychanalyse, et qui est l'autre extrême des groupements analytiques. Ce qui m'étonne encore plus, c'est que le nommé Jacques Derrida ait fait à ce "Verbier" une préface fervente, enthousiaste. Je ne trouve pas, je dois le dire, malgré que j'aie engagé les choses dans cette voie, que ce livre ni cette préface soient d'un très bon ton. Dans le genre délire, c'est un extrême. Et j'en suis effrayé, de me sentir plus ou moins responsable d'avoir ouvert les écluses.

J'aurais aussi bien pu la boucler. J'aurais aussi bien pu me réserver à moi tout seul la satisfaction de jouer sur l'inconscient sans en expliquer la farce, sans dire que c'est par ce truc des effets de signifiant qu'on opère. En somme, si on ne m'y avait pas vraiment forcé, je n'aurais jamais fait d'enseignement. A lire ce que Jacques-Main Miller a publié sur la scission de 53, on ne peut pas dire que ce soit avec enthousiasme que j'ai pris la relève sur ce sujet de l'inconscient.

Je dirai même plus — je n'aime pas tellement la seconde topique, celle où Freud s'est laissé entraîner par Groddeck. On ne sait pas ce qu'il y avait dans la boule de ce Groddeck quand il soutenait le ça. Dans son "Livre du Ça", il dit que c'est ce qui vous vit. Il avait l'idée du ça comme d'une unité globale qui vous vit, alors qu'il est bien évident que le ça dialogue. C'est ce que j'ai désigné du nom de A.

C'est qu'il y a quelque chose d'autre, que j'appelais tout à l'heure l'âme-à-tiers, qui n'est pas seulement le réel, mais quelque chose avec quoi nous n'avons pas de relation. Avec le langage, nous aboyons après cette chose. Et ce que veut dire S (A/), c'est que ça ne répond pas.

C'est en quoi nous nous parlons tout seuls, jusqu'à ce que sorte ce qu'on appelle un moi, dont rien ne garantit qu'il ne

puisse à proprement parler délirer. C'est en quoi j'ai pointé que, comme Freud d'ailleurs, il n'y avait pas à y regarder de si près pour ce qui est de la psychanalyse. Entre folie et débilité mentale, nous n'avons que le choix.